

*Ce qui commence
par le père
s'achève par la masse¹*

I

l est une évidence : durant des décennies, le domaine du politique dans le microcosme analytique relevait de l'indicible sinon de l'impensé.

« *La question ne sera pas posée, Votre Honneur* », telle était la formule qui pouvait résumer toute approche de cette question, fût-elle furtive ou bardée de précautions oratoires pseudo-théorisantes.

Le résultat fut dramatique à plus d'un titre. Faute de s'interroger (efficacement) sur l'articulation du symptôme social à la problématique singulière du sujet, faute de considérer ce qui dans le discours, dans les replis mêmes du *dit* de l'analysant était marqué de l'Histoire et de ses effets, les psychanalystes ont développé une remarquable surdité sélective quant à cette dimension qui peut entrer en composition dans ce qui se constitue comme trauma.

L'envers, l'autre face de ce *Janus* de la méconnaissance, consista en une réaction qui, si elle n'était pas dramatique relèverait du plus haut comique, et ce fut Wilhelm Reich et quelques-uns de ses contemporains ou de ses

épigones plus ou moins tardifs qui, par leurs gesticulations, dévoilèrent la vérité d'un déni (plus que d'un refoulement ou d'une dénégation) porté à l'endroit du politique.

Mais ce dérapage reichien a aussi servi d'alibi à tous ceux qui considèrent l'articulation de la psychanalyse à la politique comme un piège mortel pour la théorie que nous a transmise Freud. Je considère pour ma part que cette errance tend à dénier ce qui fait lien dans l'inconscient.

Ce qui fait lien c'est l'ordre symbolique tel que la langue *et* la parole l'énoncent : il est de l'Autre. C'est aussi ce qui permet aux pulsions de vie de s'intriquer à la pulsion de mort. J'ajouterais² que celle-ci ne peut être entendue que dans une opération d'intrication sans laquelle elle serait confondue avec la destruction.

Que la pulsion de mort ait suscité une bataille dans le milieu analytique... certains allant jusqu'à considérer ce frayage théorique freudien comme une fable, ne sera pas pour nous étonner. N'est-ce pas parce qu'ils n'entendent pas les notions de lien et de déliaison pulsionnelle qu'ils se trouvent réduits à considérer la pulsion de mort comme une pure illusion ? Dès lors, il ne sera pas étonnant de constater que ceux qui méconnaissent ce processus sont les mêmes qui tentent de placer le politique hors du champ de la théorie freudienne.

Autrement dit, interroger le politique ne revient-il pas à considérer ce qui, dans le social d'une part, et chez le sujet d'autre part, est à l'œuvre en termes de lien ?

Maintenons cette question en suspens, le temps d'évoquer un fragment clinique. Pour ce faire, nous tenterons d'interroger les effets extrêmes d'une inscription ravageante du politique dans sa forme bestiale chez une analysante, ainsi que l'effet de coupure qu'une interprétation a introduit dans ce qui se répétait inlassablement dans son histoire d'une catastrophe familiale.

Lou est née un lustre après la Deuxième Guerre mondiale d'un père juif d'origine viennoise et d'une mère bretonne. Sa demande d'analyse survient en pleine crise affective : ses relations avec les hommes sont toutes placées

sous le signe d'une violence passionnée. D'emblée, elle exprime le mépris qu'elle éprouve à l'endroit de son père et la haine qu'elle ressent pour sa mère dont elle ne peut se séparer... Quant à sa vie professionnelle (professeur de philosophie, il lui manque toujours une épreuve — minime, banale, administrative — à passer pour accéder au poste qu'elle mérite : aussi, enseigner représenterait-il pour elle un vrai martyre), elle est persuadée de son illégitimité à occuper cette fonction d'enseignante.

Sa vie est un désordre permanent, elle a épuisé plusieurs psychanalystes, l'un d'entre eux, terrifié par sa violence, s'est un jour enfui de son bureau et l'a sommée par lettre recommandée d'interrompre son analyse... Elle a succombé au charme d'un autre — grand séducteur devant l'Éternel — qui s'est révélé (bien sûr) au moment de « l'épreuve suprême » — comme elle appelle fort joliment l'instant du rapprochement sexuel — parfaitement impuissant... Bref..., dit-elle, sa vie n'est qu'une juxtaposition de désordres et d'extravagances.

Au fil des mois, son analyse, qui s'est déroulée longtemps en face à face³, met à plat différents événements de sa vie, de son enfance loin de Paris (ses parents au revenu fort modeste étaient obligés de la placer à la campagne pour pouvoir travailler tous les deux), de sa vie amoureuse oscillant entre hétéro- et homosexualité, de ses relations conflictuelles avec sa mère, de son instabilité professionnelle et surtout de son violent désir de concevoir un enfant, violence qui n'avait d'égale que l'horreur que cette conception pouvait représenter pour elle⁴.

C'est alors qu'elle passa sur le divan.

C'est alors seulement qu'elle commença à parler de l'inscription de la Deuxième Guerre mondiale dans sa propre histoire. Contrairement à beaucoup d'autres analysants qui, nés dans l'immédiat après-guerre, mettent cette question en avant dès les entretiens... Lou attendit paradoxalement plus de deux ans avant d'aborder ce qui devait se révéler comme central dans sa problématique.

Si ses grands-parents paternels ont accompli un voyage définitif et sans retour vers Auschwitz, son père — né à Paris — a, quant à lui, traversé la guerre sans problème particulier. À l'instar d'autres jeunes juifs de son âge⁵,

il portait l'étoile jaune, mais avait adapté le *look* zazou, fréquentant salles de spectacles et boîtes clandestines de jazz (à l'instar des protagonistes du film *Swing Kids*) en camouflant son étoile jaune... qu'il finit par jeter, à ses risques et périls, aux orties. Une fois il courut un risque énorme : en juin 1944 — une semaine avant le débarquement allié en Normandie —, pris dans une rafle dans un café, il regarda froidement les policiers qui venaient l'arrêter et leur dit avec le plus pur accent parisien « *Je suis juif, et alors ?* ». Les flics ébranlés (ou sentant la fin de la guerre proche) le laissèrent filer non sans lui asséner une énorme paire de gifles.

Cet acte représentait pour elle la folie, l'irresponsabilité, la folle insouciance de son père... Il la dégoûtait.

C'est alors qu'elle commença à développer une immense litanie d'horreurs. Elle traquait toutes les manifestations d'antisémitisme. Le Front National passant de 0,4 % à 2,5 %⁶, elle voyait le retour du nazisme pour le lendemain. Elle décida de ne plus mettre son nom « trop juif » sur sa boîte à lettres. Mais ce nom, disait-elle, était-il vraiment juif, n'était-il pas en fait germanique, n'était-il pas la quintessence, la condensation métaphorique de tout ce qui provoque dans la France profonde la haine et la répulsion ? Elle se plongea alors dans les livres sur la déportation : Décidément, disait-elle, preuve à l'appui (et l'actualité semblait lui donner raison), la répétition est à nos portes. La répétition allait nous envahir. Le réel dans sa part d'inamovible, d'inexilable, d'inerte, était là telle une colonie de méduses particulièrement répugnantes, mais exerçant pourtant une horrible fascination sur elle.

Mon malaise grandissait de plus en plus : elle avait importé dans l'espace même de la cure la terreur qui était la sienne. La terreur que la masse, *la compacte majorité*, lui inspirait marquait chacun de ses mots. D'une voix froide, sans affect apparent aucun, elle développait la litanie de la défaite du lien social et du retour de la barbarie, les trains blindés, les camps d'extermination, les convois de la mort. J'étais *comme* elle, et comme elle, disait-elle, j'étais promis à la relégation, au gazage, à la crémation.

Quand un jour j'énonçai une intervention qui eut — la suite le confirma⁷ — valeur d'interprétation : celle-ci dont la formulation m'était étrangère était d'autant plus surprenante qu'elle m'a semblé dans un

premier temps comme en rupture complète avec la théorie de Lacan à laquelle je me référais. La suite prouva le contraire. Ainsi donc je lui dis : « C'est la terreur que vous importez ici. Vous voulez m'emporter dans votre terreur, me confondre avec vous dans un commun destin. Eh bien, sachez que même raflé avec vous, même mis dans le même wagon plombé que vous, je resterais votre analyste, de cela vous pouvez en être sûre. »

Cette intervention la surprit, la sidéra littéralement. Pour la première fois elle pleura. Longuement. Silencieusement.

Quelque chose s'était dénoué.

Elle put poursuivre son analyse sur un autre mode. Se réconcilier d'une certaine manière avec son père qui, comme par hasard, lui dit à cette époque combien il s'était senti coupable d'avoir survécu à ses parents. Elle put reconnaître qu'il y avait un certain héroïsme à défier la mort, chez cet homme qui, lâché sur le pavé parisien à seize ans sans famille, sans soutien, sans contact aucun avec la Résistance, aurait pu vivre sa jeunesse : somme toute, disait-elle, cette attitude, en quelque sorte, pouvait relever de l'héroïsme. Cette reconnaissance lui permit peu à peu d'introduire ce père dans sa dimension symbolique. Somme toute, disait-elle, il résista à sa manière, il se joua des diktats, il refusa la mise à l'écart, il fut même le centre d'un groupe de Français pure laine⁸ qui, tout en sachant qu'il était juif, le reconnaissaient par sa rage de vivre comme l'un de leurs leaders. Bref, à partir de cette parole sur un wagon plombé où l'analyste tiendrait sa place, elle put redimer cette image de père défaillant.

Temps premier qui allait, pas à pas, lui permettre de rencontrer un homme, de faire un enfant, d'occuper un poste universitaire prestigieux.

Sa cure continua à se dérouler et un jour elle prit fin.

Quelques années plus tard lors d'un entretien qu'elle m'avait demandé, elle vint me dire qu'elle avait cessé de sombrer dans ces épisodes d'horreur, qu'elle avait même ajouté à son nom d'épouse son nom de jeune fille⁹ sans crainte particulière, qu'elle participait à des rencontres antiracistes et commençait à écrire un livre (qu'elle édita quelques mois plus tard) sur son

histoire familiale... bref elle avait interrompu un circuit où la passivité devant la mort représentait pour elle une constante fascination.

Devenue à son tour mère, elle put reconnaître dans le même mouvement son père, ses parents... Désormais elle s'inscrivait dans une généalogie.

Et si *l'éternelle querelle entre l'amour et le désir de mort*¹⁰ avait pu quelque peu se dénouer, c'est bien, disait-elle dans cette ultime séance (qui date de quelques années), parce qu'elle avait su traiter avec cette part de culpabilité et de faute qui avait été au centre de son existence passée. Son secret était tout simplement celui-ci : revivre en ses grands-parents paternels pour effacer une faute : elle était née, elle portait le prénom de sa grand-mère disparue parce que son père avait survécu grâce à une attitude dont l'insouciance provoquante représentait un véritable camouflage... où elle avait cru le perdre, où elle s'était perdue durant toutes ces années... tant, disait-elle, ce père pouvait dans ces moments de désinvolture destructrice se confondre avec sa mère au point de faire Un avec elle.



Interrompons ici la relation de ce fragment de cure pour tenter d'en faire la théorie et de l'articuler à quelques-unes des propositions que nous avons énoncées dans notre introduction.

Focalisons notre propos sur l'interprétation qui a représenté le tournant à partir duquel une nouvelle donne a pu s'effectuer dans le déroulement de cette analyse.

« *Même dans le train... je resterai votre analyste* »... Une première lecture de cette énonciation pourrait donner à penser qu'il s'agit d'abord d'une tentative de couper dans cette jouissance glaciale qui l'habitait et dans son horreur devant le risque de désubjectivation qui la menaçait. Dans le miroir que le destin que connurent ses grands-parents (mais aussi plusieurs millions d'humains) lui tendait, elle était comme absente et présente tout à la fois. Son image se confondait avec cet ensemble désincarné, cette foule inorganisée. Rien ne la séparait de ce conglomerat... aussi, si nous pouvons définir le politique avec Serge Leclair comme ce qui s'occupe de la gestion des cadavres, c'est-à-dire (ajouterais-je) ce qui assure un lieu d'assignation aux « dépouilles mortelles » et une inscription témoignant d'une prise dans

la généalogie, alors ces millions de morts sans sépulture témoignaient que la mort bureaucratique et supertechnicisée, dispensée par le nazisme et ses collaborateurs français, avait privé les siens de leur nom au profit d'un matricule. Cette éclipse du nom signait la mort du politique.

Cette atteinte du politique — autre terme pour désigner la civilisation ou la Kultur — représenta par dégradation antérograde (si l'on m'autorise cette métaphore neurophysiologique) une atteinte du père, ou mieux, de celui qui est en position d'occuper la *fonction paternelle*.

Développons cette proposition à partir de ce qu'affirme Freud dans son *Moïse...* : « Le père est le fruit d'élaborations et d'hypothèses. » De lui on n'est jamais sûr, c'est à ce titre, nous dit Lacan, dans son séminaire sur « L'Éthique », que cette introduction du père est une *sublimation*. Dès lors, ajoute Lacan, « pour l'introduire il faut déjà que quelque chose se manifeste qui institue du dehors son autorité, sa fonction, sa réalité ».

Or, le père de Lou n'avait été en rien introduit par le discours maternel. Tout au moins, celui-ci était resté inopérant à plus d'un titre. Du fait de la névrose familiale ? Certes... mais aussi parce que ce qui procède de ce *dehors* avait comme exclu ce père-là de la fonction symbolisante. Le *dehors*, c'est-à-dire aussi le politique dans sa forme dévoyée — ou plutôt absente —, semblait témoigner qu'en échappant au sort commun, en échappant à la solution finale, ce père se désinsérait d'une généalogie, au point de devenir aberrant. Il n'avait pas été résistant, c'est-à-dire inscrit dans une visée qui tendrait à rétablir le lien social. C'était un zazou, un rigolo, un *inconsistant*. Cette éclipse durable, ce suspense, la projetait vers les innommés, les anonymes, dès lors que le Nom-du-Père, c'est-à-dire ce qui introduit à la généalogie, semblait comme non opératoire et que le patronyme qui était le sien, risquait de la précipiter vers l'annulation de son nom propre et de son existence.

Un pas de plus et je dirais que la violence de Lou était venue prendre la place du politique en relayant une fonction paternelle défaillante.

La violence exercée, la violence subie, marque de la désintrication pulsionnelle et témoignage de la mutation de la pulsion de mort en pulsion de destruction¹¹, la rattachait à l'événement là où il y aurait pu n'y avoir

que du rien. Mieux valait cette horreur qu'une vacance, qu'un défaut d'inscription insoutenable. En d'autres termes, sa violence était le tenant-lieu de ce père inconsistant.

La menace constante de persécution, d'exclusion, de déportation venait non seulement prendre l'exacte place de ce vacuum qu'elle portait en elle, mais, de plus, la condamnait à aspirer les autres, tous les autres, jusqu'à l'Autre même, lieu du trésor des signifiants, vers l'horreur qu'elle était condamnée à subir.

Or, ce qui a pu faire interprétation dans cette étrange intervention tient en ceci. Il aurait été aberrant que son analyste frappe de déni (fût-ce par un silence pesant) ce qu'elle introduisait par son propos et que nous pouvons résumer ainsi :

Il est de la violence sociale.

Il est de l'exclusion.

Et les idéologues de la pureté ethnique occupent à nouveau le haut du pavé...

de même qu'il aurait été tout aussi absurde de nier que si l'exacte répétition de tel événement est improbable, il n'est pas moins de la répétition dans la civilisation¹².

C'est donc bien à partir de cette part de la répétition qui se supporte de l'insistance signifiante — ça peut se répéter — que mon intervention¹³ a eu un effet. Néanmoins, il me fallait aussi préciser, « *je serais toujours votre analyste* »... proposition absurde... au nom de quoi pouvais-je affirmer cela... sinon en celui d'un pari : celui qui du lieu même du transfert... aussi tenu que celui-ci pouvait être (puisque'il ne consistait que dans sa tentative de m'entraîner dans le même et la spécularité de la rétorsion affolée et haineuse tout à la fois), il y avait une possibilité d'introduire un *en-dehors*, un hétérogène, bref de donner consistance à une bande de Möbius mise à mal par l'interruption généalogique dont elle souffrait. Puisque la seule inscription généalogique qu'elle connaissait la projetait vers l'ininscription du Nom et que son propre nom pouvait la désigner comme annihilable, alors il fallait s'introduire dans cette généalogie-là très précisément pour reconstituer cet *en-dehors* susceptible d'instaurer la fonction paternelle.

Cet *en-dehors* ne pouvait être un « *je n'y suis pas* » ou quelque fadaise la ramenant au mythe œdipien dont elle ne s'était pas déprise (c'est-à-dire qu'il n'était pas véritablement advenu, puisque s'il y avait du géniteur, s'il y avait du patronyme il n'y avait pas de fonction paternelle)... cet *en-dehors* devait entraîner le Sujet Supposé Savoir, c'est-à-dire cette formation tierce qui procède de l'analyste et de l'analysant, dans un train de déportés filant vers quelque Auschwitz, quelque Maïdanek, quelque Treblinka.

Mais s'arrêter là nous aurait plongés dans la *confusion des corps et des sentiments*, dans l'inceste pour tout dire. Le « *Je serais toujours votre analyste* » supposait donc que l'*en-dehors* était présent au lieu même de l'*en-dedans* et de l'horreur.

(Re-)constituer le Sujet Supposé Savoir et donner une possibilité à l'intériorisation de ce qui avait été comme éviscéré en elle, tel avait été le résultat qui *transférait*, déplaçait le réel extériorisé du traumatisme politique.

Cela lui avait permis de rédimier le père et son nom, et du même coup lui permettait de distinguer ce qui relevait du fantasme inconscient de ce qui se rattachait à l'histoire de la destruction du judaïsme européen. Un pas de plus et je dirais que cette intervention avait ouvert la voie au fantasme là où ce qui était traumatique la renvoyait constamment vers un réel terrifiant¹⁴.

C'est ainsi que nous pouvons désormais entendre ce que Lacan avance dans *Le Mythe individuel du névrosé* : « C'est ce qui nous permet, au second degré, de saisir que la théorie analytique est tout entière sous-tendue par le conflit fondamental qui, par l'intermédiaire de la rivalité au père, lie le sujet à une valeur symbolique essentielle, mais ce toujours en fonction d'une certaine dégradation concrète, peut-être liée à des circonstances sociales spéciales, de la figure du père. L'expérience elle-même est tendue entre cette image du père, toujours dégradée, et une image dont notre pratique nous permet de prendre de plus en plus la mesure, et de mesurer les incidences chez l'analyste lui-même, en tant que, sous une forme assurément voilée et presque reniée par la théorie analytique, il prend tout de même, d'une façon presque clandestine, dans la relation symbolique

avec le sujet, la position de ce personnage très effacé par le déclin de notre histoire...¹⁵ »

Cette proposition qui institue le social, c'est-à-dire le politique au lieu même du symbolique nous semble essentielle. En effet, si le politique est bien ce qui fait lien, si ce lien qui est dans la Kultur, Freud martèle ce propos dans *Malaise dans la civilisation*, renvoie constamment aux effets de l'intrication pulsionnelle, alors nous pouvons dire que toute déliaison politique n'est pas sans effet sur le sujet. Une telle proposition dans sa formulation même nous permettra d'entendre le refus de Freud « de s'ériger en prophète de ses frères¹⁶ ». Ce refus — que Wilhelm Reich n'a ni pu ni voulu entendre — nous le faisons nôtre. Par contre, nous ne pouvons ni ne devons comme analystes méconnaître cette *inscription* du politique dans les signifiants, c'est-à-dire chez le sujet.

Lacan par ailleurs esquisse dans son séminaire « La logique du fantasme » (1966/67), une possible articulation entre la psychanalyse et les productions institutionnelles : « Je ne dis pas la politique c'est l'inconscient mais simplement l'inconscient c'est la politique, je veux dire que ce qui lie les hommes entre eux et les oppose, est précisément un côté de ce dont nous essayons d'articuler pour l'instant la logique » (c'est-à-dire celle du fantasme)¹⁷. Ainsi donc, si le politique est ce qui lie et oppose les hommes entre eux (et Freud dans son « Malaise... » établit le parallèle entre les forces d'intrication et de désintrication pulsionnelles et les forces de liaison et de déliaison sociales), et si *l'inconscient c'est le politique* — proposition étonnante que nous ne pouvons commenter plus avant dans le cadre de cette contribution —, alors nous pouvons dire que ce qui se joue dans les institutions relève constamment de ces mécanismes.

Que l'ethnicité et son cortège d'attitudes passionnelles prenne le pouvoir, que le politique s'absente, que la Cité à force d'être haïssable par la série d'exclusions qu'elle promeut cesse d'être une Cité, que celle-ci produise des assujettis anonymes, alors quelque chose d'irréparable atteint non pas ceux qui directement subissent ces manifestations de déliaison, mais le plus souvent leurs descendants.

Cette chose, ce retour de la Chose, désarticule la continuité discontinue qui relie le dehors du dedans, au point d'infecter, d'abîmer cette part d'*en-dehors* qui introduit à la fonction paternelle. D'où la souffrance névrotique, l'ensauvagement, la passion. D'où la fragilité de l'intrication pulsionnelle et la voie barrée aux processus de subjectivation du fantasme.

Être attentif à ce passage entre l'en-dehors et le dedans, à ce point de nouage entre le politique et le sujet nous semble relever de l'éthique de la psychanalyse.



NOTES

1. Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, Denoël Steele, 1934.
2. Cf. Jacques Hassoun, *Les Indes occidentales - À propos de l'«Au-delà du principe de plaisir»*, Paris, Éd. de l'Éclat, 1986.
3. Cf. mon article «Entretiens préliminaires» à paraître dans les actes du colloque du Cercle freudien sur le cadre, dans lequel je soutiens que les entretiens préliminaires peuvent durer plusieurs mois sinon quelques semestres... Ce non-passage au divan n'impliquant en rien que le processus analytique ne s'est pas déclenché.
4. Cette crainte, je le signale ici, est souvent sinon constamment rencontrée chez les enfants de déportés.
5. Cf. Henri Szwarc, « Souvenir : l'étoile jaune », in *Annales*, 48^e année, n° 3, mai-juin 1993.
6. Il en a aujourd'hui près de 13 %.
7. Il n'est d'interprétation qu'après-coup.
8. Comme on dit au Québec. Mais pourquoi cette métaphore zoologique ? Ou alors est-ce une révérence in-sue faite à ceux dont le métier est « d'être dans la confection » (en yiddish le *Shamattes*).
9. Cet usage reste exceptionnel en France.
10. Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, *op.cit.*
11. Nous distinguons rigoureusement ces deux formes de pulsion.
12. Cf. Jacques Hassoun, in *Non-Lieu de la mémoire. La cassure d'Auschwitz*, Paris, Éd. Bibliophane, 1991.
13. Je rappelle pour ma part (cf. *Les Indes occidentales*) que ce qui permet le nouage des pulsions «érotiques» à la pulsion de mort *est* la pulsion de répétition. Une part de celle-ci étant celle qui relève de l'inaltérable et du réel, qui fait revenir toujours le même aux mêmes endroits, et l'autre, celle qui relève de l'insistance signifiante, serait celle qui du côté des pulsions dites érotiques assure la continuité de la poussée pulsionnelle. Je résume ici à l'extrême cette proposition de lecture du nouage pulsion de vie, pulsion de mort et pulsion de répétition.
14. J'ai l'habitude pour ma part de définir le *traumatisme* comme ce qui généralement relevant du fantasme trouve argument dans la réalité de telle sorte que celle-ci soit réduite au réel tel que Lacan le définit.
15. J. Lacan, « *Le mythe individuel du névrosé ou poésie et vérité dans la névrose* », in *Ornicar ?*, 1979, n°s 17-18.
16. Cf. aussi la lettre de Freud à Albert Einstein, *Warum Krieg ?*
17. Jacques Lacan, *La logique du fantasme*, inédit.

BIBLIOGRAPHIE

- David, C., « *L'inconscient c'est la politique* », in Actes du colloque de l'Actuel (29 février-1^{er} mars 1982), Marseille, La Vieille Charité.
- Freud, S., *Malaise dans la civilisation*, Ed. Denoël et Steele, 1934.
- , « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot.